

D1

2414 $\frac{11}{40}$

98/1



AVANTURES
DU PRINCE
D E
MITOMBO.

O U
LE PHILOSOPHE
N E G R E.

Avec la Suite de celles de l'Auteur,
l'Histoire des Grecs au Jeu,
& leurs Ruses dévoilées.

S E C O N D E P A R T I E.



A R O U E N.
Chez N. J O R R E , Libraire.

M. D C C. L X I V.

AVANTURES

DU PRINCE

DE

MILTON

OU

LE PHILOSOPHE

VEGÉ

Avec la suite de celles de l'auteur

l'histoire des Grecs au jour

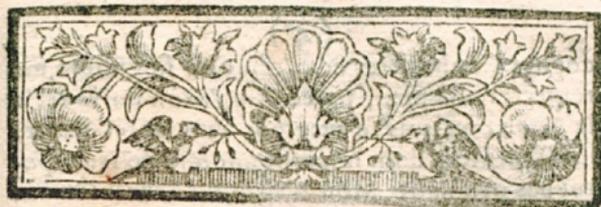
de leurs lois & de leurs

PAR M. L'ABBÉ DE LA MOTTE

A PARIS
Chez M. L'ABBÉ DE LA MOTTE

M. DCC. LXXI.





LE
PHILOSOPHE
NEGRE,
OU
LES AVANTURES
DU PRINCE
DE MITOMBO.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Reception Allemande que le Pere de la Baronne
fait à Tintillo & à l'Auteur.*



U I V I de mon Ecuyer, j'é-
tois arrivé à cheval jusques
au milieu de la chaussée. Il
fallut y mettre pied à terre,
& pénétrer à la file, comme
nous pûmes, dans la cour
du Chateau. Nous y fumes
d'abord reçus avec de grandes acclamations par
trois bassets, trois chiens courans, & deux

dogues. Ces Maitres de cérémonie singuliere, me respectèrent assez, parce que j'avois un fouet à la main; mais ils se jetterent l'un après l'autre sur Tintillo, dont la physionomie ne leur parut pas ordinaire. Mon Negre fut heureusement délivré par l'arrivée d'un valet d'écurie, qui avec un gros bâton écarta de lui les chiens. Dans la mêlée, Tintillo reçut un petit coup, qui faillit lui casser une jambe. Après que le valet eut placé mes chevaux, il m'introduisit dans une cuisine, presque aussi grande que le Château. On y faisoit du feu dans une vaste cheminée; mais on avoit eu soin d'en boucher le tuyau, pour que la fumée pût boucaner au plancher cinq jambons, six aunes de saucisse, &, par la même occasion, un Baron, une Baronne, deux valets, & une servante, habitans de la maison, lesquels logeoient tous au-dessus du plancher.

J'arrivai à l'appartement du Maitre, par un petit escalier, ou plutôt par une grande échelle. Quoique le temps fut déjà chaud, un grand poêle rouge de feu mettoit à l'abri du froid la chambre, ses Maitres, leurs tables & leurs lits. En entrant, je vis sur une chaise de cuir la Baronne de Windiggressin. A sa droite, & dans un fauteuil de tapisserie, étoit le vieux Baron de Windiggraf. On lui voyoit soulier large & carré, bas de laine gris & roulé sur une culotte brune, petit sabre en couteau de chasse, habit verd à boutons jaunes, qui avoient été d'or, figure sèche & rubiconde, bouche large & de travers, long nez aquilin, grands yeux gris enfoncés, ombragés de sourcils immenses, & courte perruque rouge à queue. Le tout étoit surmonté d'un vaste feutre, à petite pointe relevée à pic au-dessus de son front.

Au moment où j'entrai dans la chambre, la

Baronne chantoit; le Baron fumoit, ayant devant lui une petite table, ornée de deux pots de biere, d'une vessie remplie de tabac, de plusieurs pipes chargées, & de trois grands goblets de cristal. A côté de lui, sur un guéridon, étoit une lampe éclairée. Il en pompoit de tems en tems la flâme & la fumée, pour rallumer sa pipe, qui s'éteignoit, quand il vouloit parler. A mon arrivée on vint me prendre par la main, & on me fit asseoir sur une chaise de paille, entre le fauteuil de tapisserie, & la chaise de cuir. Le valet, qui avoit logé mes chevaux, & délivré mon Nègre, prend alors sur la table l'une des pipes chargées, va l'allumer à la lampe, & vient me la présenter, sortante de la bouche. Je refusai ce présent agréable; & je priai le Baron d'excuser mon impolitesse, attendu que je n'avois jamais fumé. Il fronça le sourcil, en tordant sa bouche: levant ensuite les épaules, il me dit que les François étoient trop délicats.

On fit ensuite, maladroitement tomber le propos sur les généalogies, pour sçavoir apparemment le ton qu'il convenoit de prendre avec moi. Je dis que j'étois noble. On me demanda combien je comptois de quartiers, & je répondis que j'en avois quatre. Je vis à ces mots le Baron branler la tête, & rapetisser sa bouche avec dédain. Il m'annonça que j'avois l'honneur de parler à gens à vingt-sept quartiers. Il ajouta que son épouse étant morte, il ne restoit plus à sa souche que lui, sa fille, & un fils encore jeune, qui étoit Page de Monseigneur l'Evêque de Wurtzbourg. On servit alors, sur une grande table placée auprès de la fenêtre. J'esperai que le dîné nous arracheroit à cette conversation généalogique: je me trompois. On s'entretient

en Allemagne de ses ayeux, comme en Hollande on parle de Vaisseaux, en Angleterre d'Illes, en Portugal de diamans, en Espagne d'or, en Italie de Reliquaires, & en France de Comédies.

Je trouvai heureusement le moyen d'humilier mon Hôte, & de lui fermer la bouche sur ses petites grandeurs, en lui montrant derrière ma chaise le fils d'un Roi de cinq cens lieues de pays. Cela me conduisit à raconter en gros, les aventures de mon Ecuyer. Je vis le moment où le bon Baron alloit se lever pour embrasser le Prince, s'il n'eut été retenu tout à coup par la crainte de faire une basseffe.

Après le dîné on me régala d'un concert. La Baronne joua du timpanon, le Baron de la Harpe. Les deux Valets donnerent du Cors; & la cuisiniere, métamorphosée en Demoiselle de compagnie, vint joindre sa voix à celle de sa Maitresse. Mon Ecuyer auroit aussi fait sa partie; mais il n'y avoit point là de trompettes d'yvoire. Il nous offrit de jouer du chauderon; & nous trouvâmes que pour une petite chambre les Cors-de-Chasse faisoient déjà du bruit assez raisonnablement. Je sortis ensuite du Château comblé surtout des politesses de la Baronne, dont en ma faveur les petits yeux se rapetissoient encore.

On parloit dans le Bourg d'une division de nos Troupes, qui alloit y passer. Les Bourgeois cachèrent les moins mauvais de leurs meubles, & les Pasteurs firent au beau sexe des sermons sur la chasteté. J'allois à ces sermons, comme les autres; mais, entendant très-peu d'allemand, j'étois contraint d'étudier le sujet qu'on traitoit & les effets du discours dans la pantomime de l'Orateur, & dans les yeux de l'Auditoire.

On ne manquoit jamais de m'offrir une place honorable entre les Marguillieus, le Bailli, & sa famille. Elle consistoit en une épouse petite, sèche, louche, & une fille de quinze ans, haute de cinq pieds six pouces, blonde, à l'œil mourant, au teint de lys & de lillas, & d'un embonpoint qui répondoit à sa taille. Le pere m'accosta un jour à la sortie du Temple, pour me parler avec inquiétude des logemens qu'il faudroit donner aux François. Il ajouta surtout, qu'il avoit le privilège de n'en point loger chez lui. Après l'avoir félicité à ce sujet, je fus assez étonné de lui entendre dire qu'il vouloit néanmoins que j'acceptasse un appartement en son logis, & que ce seroit pour lui un honneur & une satisfaction bien grande. J'acceptai l'offre sans compliment, & cela me procura l'avantage de pouvoir faire ma cour de plein pied à Ursule Olstegin sa fille. Le Baron, que je voyois quelque fois, ne me parut point satisfait de me savoir logé chez le Bailli. La Baronne surtout me parla avec beaucoup de dédain des appas roturiers d'Ursule. Je ne la contredit point. Cette seule complaisance me valut dans son cœur un mois de plaintes & de soupirs; &, en bon François, je scus profiter de mes avantages. Le beau sexe en Allemagne n'imité pas les Françaises, dans ses amours: les femmes en général n'y sont pas galantes, mais les Demoiselles, toutes sensibles, & maîtresses de leurs actions, dédommagent les hommes de ce que la retenue des Dames fait perdre à la société; on en rencontre beaucoup, qui ont la complaisance de nourrir leurs cousins, au berceau.

Je n'avois point encore vû le Baron dans toute sa splendeur: c'est surtout dans leurs chasses, que ses pareils veulent être considérés. Quand

ils se trouvent dans les Forêts armés d'une carabine, & accompagnés de leurs gens, ils se croient tous Empereurs. Monsieur de Windiggraff me pria un jour d'augmenter de ma personne le nombre de ses chasseurs, & d'amener aussi Tinillo. On ne couroit point le cerf, dans ces cantons, faute de chiens & de chevaux; mais, vingt Payfans, arrachés à la charrue, & qu'on ne devoit pas payer, furent commandés pour tracquer devant nous.

Dans le gibier qui se présenta le maître Chasseur tua une biche. Je cassai la cuisse à un faon & mon Nègre, d'une seule bale, abbatit un cerf & deux chevreuils. On porta au Château en triomphe ces fruits de nos exploits. Cela fit un grand honneur au Baron, qui, suivant l'usage, contraignit ses Payfans à manger son gibier après l'avoir bien payé. Mademoiselle de Windiggraffin me felicita en particulier sur mon adresse à tirer, & m'avoua qu'elle m'en aimoit d'avantage. Il fallut lui répondre que je l'aimois aussi beaucoup, & , dans le moment, mon cœur justifia ma bouche. Mais, la Baronne n'étoit point fille à se contenter de discours: elle me demanda des preuves authentiques de mon goût décidé pour la personne. Ces preuves étoient d'une espèce singuliere. Il s'agit, me dit-elle, d'adopter en partie nos mœurs & nos usages; je crois, par exemple que je vous adorerois, si, pour l'amour de moi, vous vouliez, de compagnie avec mon pere, fumer quelques pipes de tabac. Je ne scus point refuser une grace, si légère. On apporta de la bierre, des pipes, des lampes. Je fumai très-comiquement rapétissant mon nez, élargissant mes lèvres, & avalant quelquefois, malgré moi, des bouffées d'une fumée, qui me parut exécration.

Je

Je sentis que je m'ennivrois. La Demoiselle rioit, & le Baron me parloit d'affaires. Il me dit qu'il achetoit des prairies à plusieurs de nos tracqueurs, & qu'il vendoit un champ à deux autres. Tout cela me paroissoit assez peu intéressant, & commençoit à m'ennuyer, quand un Sous-Bailli accompagné de trois Payfans vint prier Monseigneur de vouloir bien signer plusieurs contrats, qu'il lui présenta. J'eus la bonté d'entendre la lecture du premier, dont je compris tout au plus trente mots. Celui là signé, on alloit lire les autres; j'avouai au Baron que ma patience étoit épuisée, & que j'allois être contraint de sortir, ou d'expirer d'ennuy. Pour vous obliger, me dit-il, je m'en rapporte à la bonne foi de notre lecteur. Il signa, les Payfans signèrent, la fille signa aussi & me pria de signer comme témoin. Afin de sortir d'embarras, je crois, qu'en ce moment on m'auroit fait signer, sans le lire, l'arrêt même de ma mort. Cependant la fumée du tabac me montant à la tête, je pus bien-tôt à peine me tenir sur mes jambes; & le Baron dit, à l'ordinaire, les François sont trop délicats. Je retournai, comme je pus, chez le Bailli, escorté de mon Nègre, qui me fit en chemin un beau sermon sur le double crime de ceux qui s'ennyvrent de biere.

CHAPITRE II.

L'auteur & Tintillo sont attaqués & dépouillés par un Parti-bleu que commandoit l'Intrepide, qui lui fait rendre ses habits.

LES François, dont on avoit tant parlé; qu'on redoutoit, & qu'on désiroit, arrivèrent à la fin à Kissing. C'étoit une division de

B

Cavalerie. L'Etat-Major fut logé dans le Bourg ; & tout le reste aux Villages circonvoisins. Le Bailli, malgré ses privilèges & ses cris, logea, chauffa & fournit de gibier un Officier, un Cuisinier, un Valet-de-Chambre, deux Domestiques, trois Palfreniers, six chevaux, & trois chiens, parce qu'il avoit une fille jeune & jolie.

On reconnut le Château de Tir-ton-hofkeriz ; mais, personne n'y fut logé, par déférence pour le Maître. Il paya bien cher ce bon procédé de nos Officiers ; où, pour mieux dire, il se sacrifia dès-lors au désir de paroître à leurs yeux un Etre puissant & riche. J'appris d'Ursule, tout ce qu'il fit d'abord, pour y parvenir. Sa Cuisiniere, devenue Femme-de-Chambre de la Baronne, fut remplacée chez lui, par un Cuisinier François & deux aides ; & , il ajouta quatre Paysans au nombre de ses Valets, Chasseurs, & Palfreniers. Cependant, pour subvenir aux premières, dépenses, il vendit un cheval unique, quatre fusils, trois robes de sa mere, deux couteaux de chasse, cinq halebardes, quatre habits de soie de ses ayeux, & mit en gage chez des Juifs son arbre généalogique.

J'allai chez lui beaucoup plus rarement, malgré les sollicitations de sa fille, qui me parurent contraintes. Nos Officiers la virent assiduellement, & ne cessèrent point de faire honneur à sa table. Par des ventes secrettes le Baron recueillit bien-tôt de nouvelles sommes, qu'il troqua contre des vins de Bourgogne, de Champagne, & de Tokai. Il sabloit ainsi, en bonne compagnie, ses prez, ses bois, & ses marais. On le vit, peu à peu, prendre une chaussure élégante, mépriser ses nobles hailons, se galoner de clinquant, mettre gauchement son grand chapeau sous son bras, & sous

un doigt de poudre ambrée, tâcher de déguiser la rougeur de sa perruque. La jeune Baronne, de son côté, abjura son deuil éternel, arbora le lillas, le verd de pomme, & le citron, recula ses coudes, avança la poitrine, tourna les pieds en dehors, se fit coëffer sur le portrait d'une Actrice d'Opéra qu'elle vit dans une tabatiere, se couvrit de perles fausses, & mit du rouge, & du blanc.

Tandis que cette famille, & une grande partie de l'Allemagne apprenoient des François l'art de briller, & de se ruiner, mes affaires me conduisirent à Cassel, & à Gottingue. L'air morne & contraint des Habitans me fit d'abord connoître que je me trouvois en pays conquis. Il étoit néanmoins des momens, où je voyois à travers des entraves percer la grosse gayté de l'Allemand, qui met sous ses pieds les chagrins les plus cuisans, dès qu'il boit, ou qu'il danse. Les François avoient soin d'en amener quelquefois les occasions chez leurs Hôtes. Un méchant haut bois, un racleur de violon, & quelques bouteilles de vin souffré leur suffisoient très-souvent pour subjuguier une vingtaine d'aimables filles. D'abord, elles étoient aussi peu faites à nos menuets, que nous à leurs Allemandes. Elles croyoient que nous marchions, & nous croyions qu'elles sautoient. Mais, peu à peu les goûts se rapprocherent, on eut l'avantage de gâter les deux danfes; elles marcherent avec nous dans les Allemandes, & nous sautames avec elles dans les menuets.

Après un séjour assez long en ce pays, je m'en repliai à la suite d'un corps de Saxons, & j'eus ordre de me rendre à Wesel. On parloit beaucoup d'Hussards Hannovriens, qui infestoient la route où j'avois ordre de passer. Mais à l'ar-

mée , plus qu'ailleurs encore , on doit faire son devoir , indépendamment des risques. Néanmoins , par prudence , je convertis en papier une partie de mon or , je chargeai bien mes pistolets , & je fis de Tintillo mon postillon , & ma védete. J'étois parvenu sans accident jusqu'aux environs de Marbourg ; lorsqu'à l'entrée d'un bois fourré , mon Nègre qui m'avoit devancé revint tout-à-coup sur ses pas. Il m'avertit qu'il venoit d'appercevoir une sentinelle ressemblante à ce qu'il n'avoit jamais vu , & qu'il y avoit certainement dans la forêt quelque troupe propre à nous couper les oreilles. Je me résolus à passer , en me tenant sur mes gardes. Tintillo avoit eu raison. A peine eumes-nous fait quelques pas dans le bois , que trois bales sifflant à nos oreilles nous avertirent de n'aller pas plus avant. Aussi lesté qu'un chat Tintillo grimpa sur un arbre , pour mieux découvrir ceux qui nous attaquoient.

Je me vis tout-à coup entourré d'une troupe assez singuliere. C'étoient d'abord des Hussards blancs , bleus , verts , jaunes , noirs , les uns portant la canne , d'autres une vaste perruque , & d'autres le rabat. On voyoit à leur suite des Fantassins , habillés aussi de diverses couleurs , en veste , en jupe , en siquenille , les uns poudrés à blanc sous des chapeaux abbatués , & les autres en bonnet de nuit. Cette troupe , d'ailleurs bien armée , m'aborde en me criant qui vive en François , en Allemand , & en Anglois. Je répondis , France , & mis ma bourse à la main. De derriere moi il partit soudain un coup de sabre , qui m'auroit abbatu la bourse , la main , & le bras , si mon Nègre par un cri ne m'eut fait détourner le geste. A l'instant on sauta sur ma personne en tumulte ; & , dans

deux minutes, il ne resta sur moi que la moitié de ma chemise. Tintillo, mis en joue par dix fusils à la fois, fut obligé de descendre de l'arbre, & se trouva dans un moment aussi légèrement couvert que son maître. Une épée d'Hussard rouge, tout chamarré d'or & d'argent, perçant la foule de tant d'habiles valets de chambre, me fit ensuite l'honneur de m'envisager. Eh parbleu ! s'écria-t-il, tout-à-coup, en faisant deux pas en arrière, je pense que c'est vous, Monsieur de Viremont. Je considérais attentivement cet homme qui me nommoit, & je lui répondis d'un ton lamentable, hélas ! c'est moi-même, Monsieur de l'Intrépide.

La troupe entière parut surprise de notre reconnaissance, & se rangea autour de l'Hussard rouge, avec une sorte de respect. Dès que je m'en fus aperçu, je repris plus hardiment la parole, pour Dieu ! Monsieur, lui dis-je, en grélotant de froid, qu'elle est je vous prie la puissance que vous servez, & qui vous ordonne de mettre ainsi les gens tout nus ? Je ne fers personne, me répondit-il avec dignité, & vous allez voir, Monsieur, comme je suis servi moi-même. A ces mots, le coquin fait signe aux autres de déposer à mes pieds tout ce qu'on venoit de nous prendre ; & il m'aide lui-même à recouvrir ma tremblante nudité. Je m'appelle Tourneman, me dit-il ensuite, à l'oreille ; gardez-vous bien au reste d'informer ici quelqu'un de mon ancien état ; mes enfans, reprit-il, plus haut à la troupe, voilà un galant homme, à qui j'eus autrefois des obligations. Vous sçavez que la reconnaissance est l'une de mes vertus : je veux l'exercer en ce jour, en ne dépouillant point mon ancien ami, & en lui donnant à dîner dans ma tente. Que l'Oiseau aille

avertir mon cuisinier & mes femmes. Que le *Glouton* aille enfoncer une caisse de Bourgogne; & que la *Terreur* commande le poste qui doit veiller sur ce chemin.

Tounerman me fit ensuite remonter sur mon cheval, monta lui-même sur le sien, & marchant à la tête de cinq ou six marauds, me pria de le suivre dans l'épaisseur de la forêt. Tintillo ne se donna point la peine de remettre dans mes porte-manteaux déchirés ce qu'on nous avoit rendu; il plaça le tout en un monceau sur son cheval, & le tenant par la bride me suivit de près, sans se plaindre, & sans rire. Après un quart-d'heure de marche nous arrivâmes au camp de nos conducteurs. Il étoit situé sur une petite hauteur, au coin d'une prairie agréable arrosée de plusieurs ruisseaux, & couverte de quelques chênes à haute futaye. Sa forme étoit triangulaire. On l'avoit fortifié d'un fossé large, rempli d'eau; & il étoit flanqué de trois bonnes redoutes. On y voyoit quarante-trois chevaux toujours sellés, environnant une vingtaine de tentes. Au milieu, s'élevoit celle du Capitaine Tounerman, vaste, commode, & entourée de Sentinelles. Nous mîmes pied à terre devant ce Palais mobile, qui étoit aussi un ferrail.

En y entrant, avec le Capitaine, j'y trouvai trois jeunes filles charmantes. L'une paroissoit Chinoise, l'autre Françoisse, & la troisième Géorgienne. Tounerman ayant apperçu que j'en étois surpris, m'avoua franchement que c'étoient trois paysannes Allemandes; mais, ajouta-t-il, j'ai une douzaine d'ajustemens, tous différens, & tels que les portent les plus jolies femmes de la terre; j'en pare alternativement ces Dames, pour jouir des plaisirs de la

variété, pour leur satisfaction, & pour la mienne. Je voyage ainsi avec l'amour de région en région, & je fais le tour du monde, sans sortir de ma tente.

C H A P I T R E III.

*L'Intrepide le traite, lui raconte ses aventures.
Portrait de M. de Lukner. Le Parti-bleu est
attaqué.*

LA maniere étoit commode. Je n'osai point en dire mon avis au Capitaine, qui me paroissoit un peu trop maître de mon destin. Je hasardai néanmoins de lui demander quel étoit positivement son état. Vous le voyez, me répondit-il, après avoir fait sortir les Dames par un signe. En vous quittant, Monsieur, j'allai sous le commandement de M. Ficher, recevoir bien plus de coups que de pistoles. Ce n'avoit point été mon intention, lorsque je m'étois fait Hussard; de sorte que je me vis bientôt contraint à chercher des moyens, moins contraires à mes vues. Quelqu'un me dit qu'en passant du côté de l'ennemi, je gagnerois au moins la valeur de mon cheval, & le prix d'un nouvel engagement. Il ne s'agissoit, pour cela, que de galoper un quart-d'heure. Je ne scus point me refuser à cette petite corvée. Au milieu d'une nuit où l'on m'avoit placé en vedete dans un poste avancé, je donnai seulement un coup d'éperon, & mon cheval fit le reste. Je me trouvais, tout-à-coup, sans m'en douter, entouré des Hussards de Lukner. Dès-lors, il me resta plusieurs partis à prendre, celui de tuer tous ceux qui m'environnoient, ou d'en être tué

moi-même, d'être enfin leur prisonnier, ou de devenir leur camarade. J'adoptai comme de raison pour le parti le moins dangereux, & le plus profitable. On m'enrola, & on me paya tout à la fois mon bagage, mon cheval, & moi-même.

M. Lukner est un petit homme de cinq pieds, qui a fait de grandes choses. Partisan hardi, entendu, vigilant, plein de feu, il est parvenu par son mérite en peu de temps aux grades supérieurs, & aux autres faveurs de la fortune. Pour surprendre un poste, ou des bagages, ou même quelque parti de troupes légères, il fait des marches longues, précipitées, & bien combinées. Avec son corps, composé d'Infanterie, de Cavalerie, de Dragons, & d'Hussards, il jette l'alarme dans vingt lieues de pays, menace à la fois plusieurs postes, passe de nuit à côté des places fortes, & va tomber au loin sur sa proie, qu'il manque rarement. A-t-il quelquefois du dessous, vient-on en force, pour le surprendre; ce n'est plus le renard sous la peau du lion, c'est un cerf, un oiseau. A l'instant, il saura se mettre à l'abri des poursuites dans les bois, ou sur les montagnes, & fera passer des canons sur leurs affûts, où l'on n'a jamais vu grimper que des chèvres.

Tel est l'homme Monsieur, auquel je me vendis, & dont les actions ont été pour moi des leçons excellentes. Mon projet fut d'abord de me distinguer dans sa troupe, d'attirer ses regards sur moi, & de tâcher enfin à sa suite de violer la fortune. Mais je réfléchis qu'en bonne règle & sous les ordres des autres, l'exécution de mon dessein exigeroit trop de temps. Je formai tout-à-coup une résolution, plus hardie, moins honnête peut-être, mais qui assureroit bien mieux les succès rapides auxquels j'aspirois;

rois ; ce fut de devenir le Chef de ce qu'on nomme un *parti-bleu*. J'instruisis en secret de mes vues plusieurs de mes camarades , que j'é créai mes Lieutenans. Je leur donnai la permission de choisir & de créer leurs Officiers subalternes ; & ils se chargerent , à ce prix , de me faire sourdement , en peu de jours , la plus brillante des recrues.

Mon projet eut d'abord toute la réussite que j'en pouvois attendre. Mes Lieutenans me firent bientôt sçavoir que j'avois dans le camp , tant à pied , qu'à cheval , cent soixante-sept hommes à mes ordres. Je leur donnai celui de se préparer à me suivre la nuit d'après avec armes & bagages. Je désignai les routes , & l'heure à laquelle ils devoient se rendre auprès de moi , dans un poste avancé dont le Sergent étoit devenu l'un des miens. Mes dispositions furent exactement suivies. Nous étions alors dans les environs de Corbach. Je menai ma troupe , par Rosenthal , dans une forêt qui séparoit les armées ennemies. J'attaquai de-là alternativement les petits postes des deux partis opposés , pour me faire céder du terrain. Chacun d'eux croyoit avoir affaire à son ennemi. Je pillois cependant pour moi. Je ne perdois à ce manège que l'honneur de mes exploits , sur lesquels les Gazettiers mentoient , sans le sçavoir , & trompoient extraordinairement l'Univers.

J'avois aussi à essuyer les attaques fréquentes des François & des Hannovriens , ce qui m'arrivoit souvent de nuit & à la même heure , des deux côtés. Je ne faisoit alors que glisser entre deux ; & après avoir tiré mon en jeu , je les laissois ainsi finir la partie à leur aise. Si l'on faisoit retraite de part & d'autre , mes gens re-

tournoient sur le champ de bataille, & recueilloient les dépouilles communes. Les changemens de position des armées firent changer la mienné; & depuis, je les ai suivies & harcelées très-assiduellement. Mon corps s'augmente tous les jours. Nous nous distinguons partout de plus en plus; & demain je dois recevoir du canon. Je ne sçais, entre nous, si les Conquérens que nous vante l'Histoire ont eu tous des commencemens plus brillans, mieux mérités, & plus avantageux.

On peut néanmoins, reprit ensuite Tounerman, blâmer en quelque sorte ma conduite; des personnes scrupuleuses, s'il en est à Parmée, diront que nos premiers bagages appartenoient à nos Capitaines, que nous leur devons même le prix de nos engagements, que nous nous rendons coupables en pillant les deux partis, & qu'enfin nous n'avons pas le droit de faire la guerre à notre profit. Grace au Ciel! nous avons assez d'esprit pour pouvoir opposer de bonnes raisons à ces accusations frivoles. Le Globe où nous naissons appartient incontestablement à tous ses habitans. Si cependant les biens n'y sont pas également partagés, si, par un bel arrangement de nos peres, certains hommes possèdent beaucoup, & moi rien, ne puis-je pas, Monsieur, revendiquer mes droits? En conséquence j'ai fait faire à un Mathématicien de ma troupe le calcul des productions de la terre, & des mers. Il y a joint celui des humains existans; & il a trouvé, par une regle de fausse position, que la portion de chaque homme est XX moins AB divisé par DZ . Vous ne sçavez peut-être pas à combien cela se monte, ni moi non plus certainement. Il est cependant vraisemblable que tant de lettres doi-

vent valoir au moins une petite somme, la
 quelle j'ai le droit de demander aux riches. S'ils
 ne veulent pas me la donner; si les Loix mê-
 mes, que je n'ai jamais ratifiées, condamnent
 ma demande naturelle; je peux prendre juste-
 ment ce qu'on me refuse avec injustice: & si,
 pour m'en empêcher, l'on me frappe, ou l'on
 me tue, je dois, dans toutes les regles de l'é-
 quité, frapper, & tuer à mon tour.

J'aurois été indigné d'un tel raisonnement; si
 Tounerman l'avoit fait sans sourire; mais je
 vis à son air que le coquin, par des sophismes
 plaisans, avoit voulu m'empêcher seulement
 de lui faire des remontrances inutiles. Au reste
 les femmes rentrent, & on sert une table de
 douze couverts, qui fut occupée par elles, par
 nous, & par les Lieutenans du nouveau Géné-
 ral. Tintillo me servoit: il me dit à l'oreille que
 plusieurs de ses camarades de Fischer, enrolés
 dans la nouvelle troupe cherchoient à le sédui-
 re, mais qu'un Prince tel que lui se garderoit
 bien de s'abandonner, pour vivre avec des
 hommes qui pilloient, & tuoient contre le droit
 des gens. Cependant je fus regalé avec splendeur;
 on me fit manger des perdrix, des gelinotes, des
 faisans, & des coqs-de-bruyere. Je bus des vins de
 Bourgogne, de Malaga, des Isles Canaries, & du
 Cap. J'aurois été enchanté d'une telle fête, si je
 n'avois vu venir à diverses reprises plusieurs sol-
 dats, qui parlerent à l'oreille de leur Général
 avec un air interdit. Tintillo me dit enfin tout
 bas, je lis dans les physionomies que votre des-
 sert ne vaudra pas vos premiers services.

Mon Nègre avoit à peine achevé ces mots;
 qu'un bruit de mousqueterie vint en effet nous
 troubler. Dans l'espace de trois minutes on cria
 aux armes, on battit la charge, nous nous le-

vâmes , les tentes disparurent , les balles sifflerent de toutes parts , & la Cavalerie sortit par pelotons. Le camp étoit attaqué très-vigoureusement par nos troupes. Je montai à cheval , pour tâcher de me sauver avec Tintillo ; mais on avoit levé les ponts-levis. Je fus forcé de rester pour entendre l'harmonie d'un concert , qui n'étoit pas trop plaisant. On farcit les redoutes d'Infanterie , & on en borda nos fossés. Je vis faire à cette troupe de coquins la défense la plus belle , & la plus opiniâtre. Ils se portoitent & se montroient partout. Ils juroient , ils chantoient , & remplaçoient les morts sans trouble , & sans les piller. S'ils avoient le bras droit cassé , ils tiroient avec le gauche. Une vingtaine de jolies femmes servoient la poudre & les balles , & promettoient à ceux qui se battoient le mieux tout ce qu'elles pourroient tenir.

C H A P I T R E I V .

Le Camp de l'Intrepide est forcé. L'auteur & Tintillo condamnés à être pendus , ils vont à Wesel. De Cunegonde & de Candide.

L'AFFAIRE avoit déjà duré une heure avec un avantage égal des deux côtés ; les redoutes avoient été prises & reprises plusieurs fois ; quand l'arrivée d'un renfort de grenadiers François décida la victoire pour les assaillans. Ils pénétrèrent jusqu'au fossé , le comblèrent de fascines , & nous escaladerent. Tandis qu'on se donnoit là de grands coups de bayonnette , l'un des pont-levis fut baissé pour la retraite. Je m'y précipitai à travers du feu ; mais j'eus le malheur d'y être pris ainsi que mon Nègre , &

d'être amené au-dessous d'un grand arbre, où poliment on nous dit qu'on alloit nous pendre. Pour nous consoler cependant d'une aussi triste nouvelle, & par une bonté extraordinaire, on nous accorda quelques minutes, & un Confesseur.

Je m'accusai à l'Aumonier d'être en cette occasion le plus innocent des hommes. Je lui contai mon aventure, & je le suppliai de demander qu'au lieu de me pendre, on me menât sur l'heure à quelqu'un des principaux Officiers François. Vous me mentez sans doute, me répondit le Prêtre en levant les yeux au Ciel; Vous feriez mieux, mon cher frere, de vous préparer sérieusement à la mort. Pour qu'elle vous fasse moins de peine, donnez-moi seulement votre bourse, & je vous promets d'en employer les fonds en prieres ferventes, lesquelles vous procureront certainement le salut, & la gloire éternelle que je vous souhaite... Il avoit les doigts en l'air pour couronner ces paroles de la bénédiction; je ne pus m'empêcher de l'envoyer promener. P'entrevis heureusement alors près de là l'un de mes confreres, attaché pour les payemens à la division victorieuse. Je l'appellai fortement, & lui répétai ce que j'avois dit à l'Aumonier. Il m'arracha des mains des foldats, & je fis ôter du cou de mon Nègre une corde assez forte, qui étoit prête à l'étrangler.

C'est ainsi que j'échappai à l'agréable aventure que m'avoit procurée Tounerman. Je fus au reste, en quelque façon, vengé de toute ma peur avant de sortir de la place; je vis suspendu à mon arbre même plusieurs de ceux qui avoient dîné avec moi, & à la santé desquels je n'avois cessé de boire. Le Chef s'étoit

ependant retiré en bon ordre dans des bois innaccessibles avec toute sa Cavalerie, & les trois quarts de ses Fantassins. Je m'éloignai à la hâte de ces funestes lieux, pour me porter à ma destination de laquelle j'étois bien loin encore. En traversant la Westphalie, je me retrouvai parmi de vieilles Barones qui fumoient, & de grands Seigneurs, dont la plupart passaient leur vie à chasser dans la neige, ou dans les grains, à faire élever leurs enfans par des valets en soutane, & à relire leurs titres tous les soirs.

On me fit marcher sur les ruines du fameux Château de Thun-der-ten-tronckh, d'où l'aimable Candide avoit été, comme on sçait, chassé à grands coups de pied dans le derriere. Ses tristes débris s'élevoient avec majesté du milieu de quelques Hamaux reconstruits, & sortis de leurs cendres. Les habitans me firent voir une coëffe à dentelles noires, un collier de perles bleues, deux pendans de porcelaine, & un petit vase de terre brune fait en cuvette oblongue rendue commode par une anse, le tout appartenant à Mademoiselle Cunegonde. Ils s'attendent à lui remettre ces bijoux, dès qu'elle reparoîtra dans le pays pour y être admiré, honorée & servie. On y possède aussi la lampe de Pangloss, & l'éctoire de Candide. On espère qu'un jour ces honnêtes personnes reviendront pour faire rire leurs vassaux, & pour rebâtir avec plus de magnificence encore le plus beau des Châteaux possibles.

J'arrivai enfin à Wesel, place forte sur le Rhin que les Prussiens avoient abandonnée à nos premières approches. Je fus assez étonné d'y recevoir de la part de la Baronne de Windtggresfin des lettres tendres, en bon François, & en beau style. Je vis sans peine combien elle avoit

profité des leçons de ses Maitres, & je l'en félicitai dans mes réponses. Le Calvinisme domine à Wesel, & accuse le Luthéranisme de superstition, comme ce dernier en accuse le Catholicisme. Un jour, où j'en faisois la remarque en parlant à Tintillo, il me semble, me répondit-il Monsieur, que vos divisions sur la théorie des vertus ne vous empêchent pas de vous réunir dans la pratique des vices: j'ai vu partout les hommes oublier également leur Créateur, ses dogmes, & la raison, pour obéir à des passions effrénées: & cependant nous ne pouvons les satisfaire ordinairement sans nuire à nos freres, & sans nous perdre nous-mêmes. Je fus émerveillé du sermon de mon Nègre, d'autant mieux qu'il l'avoit fait court. Ce n'est pas tout, reprit-il ensuite, j'ai à vous annoncer la visite d'une personne instruite, & singuliere, avec qui je viens de m'entretenir une demi-heure, qui demande à vous parler, & qui prétend être le Diable. Le Diable! m'écriai-je, il veut me voir! il veut me parler! va, cours, vole, qu'il entre.

Après un intervalle très-court, on m'amena l'Être si singulièrement annoncé. Je vis un mortel rêveur & qui vouloit paroître content, mais dont les rides & l'air contraint m'annonçoient malgré lui des soucis, des chagrins, & des malheurs. Je suis, Monsieur, me dit-il en m'abordant, un homme fameux. Vous avez lu, vous pensez, & vous êtes Trésorier de cette place: j'ai cru, à tous égards, pour l'exécution d'un dessein utile, ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous: mais je désirerois, s'il est possible, ne vous en entretenir qu'en particulier. Je dis à Tintillo de se retirer. Ma porte fut fermée. Nous primes des sièges, & l'Inconnu reprit ainsi la parole.

C H A P I T R E . V .

Avantures du pauvre Diable.

L'HISTOIRE des premières années de ma vie publiée par un Auteur célèbre a long-temps occupé les beaux esprits de France, & vole actuellement jusqu'aux extrémités du monde connu. Vous voyez en moi cet homme qui fut poëte de société, Profateur éphémère, Prétrenom dramatique, Auteur sifflé, Citoyen détesté, héritier riche, amant prodigue, chef de maison ruiné, portier reçu à condition, & pour tout dire en un mot, le pauvre diable.

Puisque j'ai l'honneur de vous parler hors des limites de notre pays, vous concevez que mon sort a dû changer encore. Vous vous rappelez sans doute qu'un puissant protecteur à qui j'avois raconté mes infortunes me confia le poste intéressant de la porte de son Hôtel: mais vous sçavez aussi combien on me recommanda de n'y point laisser entrer un certain homme. Eh bien! Monsieur, je violai malheureusement la seule loi qui m'eût été imposée. Je me laissai séduire par l'honnête proscrit, qui cherchoit un parrein pour un fils nouveau né. Il entra; & j'imitai notre premier Pere qui fut trompé par le serpent. Il arriva qu'on me chassa de ma loge, comme je l'avois mérité. Je subis sans murmurer la peine due à mon crime: & en effet dans un port de mer ne puniroit-on pas plus rigoureusement celui, qui par sa négligence n'y laisseroit pénétrer que la peste!

Mon protecteur mal obéi fut cependant assez généreux pour ne point m'abandonner dans ma misère.

misere. Je vins à l'armée chargé d'une lettre de recommandation de lui pour un Officier Général. Elle me valut l'emploi de Garde - Magasin des fourages à D . . . Ce poste , dans lequel je n'avois que cinquante écus d'appointemens par mois , me parut d'abord une ressource d'autant plus médiocre , qu'il me restoit à nourrir bien des gens. Mais l'un de mes Aides nommé Diomède dans un quart-d'heure de leçon me prouva clairement , contre toutes les regles de l'Arithmétique , que ma place de dix-huit cens francs devoit à la fin de l'année me procurer , tous frais faits , une somme de cinquante mille livres. Je réfléchis à ce sujet sur le peu de réalité des choses le mieux démontrées.

Je remis mes intérêts avec empressement dans les mains d'un tel homme-d'affaires. Il recevoit des payfans les fourages bien secs , à un certain poids ; il les délivroit ensuite aux troupes mouillées , & à un poids favorable. Si les mauvais temps où l'ennemi détérioroient une partie de mes denrées , dans les écrits qui le constatoient on ajoutoit aux quantités quelques zeros seulement. Enfin , suivant la coutume , cent entrepreneurs payés pour me fournir des matieres achetoient celle que mon Aide m'avoit acquises. Ils me livroient quelquefois dans une minute de la main à la main deux mille sacs d'avoine , & autant de quintaux de foin.

Par ces innocens moyens , & par d'autres non moins plaisans qui seroient trop longs à détailler , Diomède parvint en peu de mois à me faire un fond de deux mille louis d'or. Mais , ma fortune fut semblable à ces fusées d'artifice , qui s'élancent , s'élevent , brillent , & tout-à-coup s'évanouissent. On eut la méchanceté de me rendre responsable des manœuvres de

mon Aide ; & je fus prié de quitter D . . . Mais j'eus le soin de n'y pas oublier ma bourse.

Le quartier général se trouvant près de Cologne , je me rendis en cette ville plus remplie alors de François que d'Allemands. Elle étoit aussi abondante en maitresses ; je me ressouviens d'une Lais aux eaux de Jasinin qui jadis m'avoit ruiné en France ; je ne vis point de femme. On y dançoit tristement , & surtout on jouoit beaucoup. Je crus pouvoir amuser mes loifirs autour de ces tables , sans tapis , & sans pieds , sur lesquelles on voyoit souvent rouler les mines du Pérou , & les flots du Pactole. Je devins membre de ces assemblées de jeu , nommées élégamment *Tripots*. J'y gagnai d'abord quelque argent. J'espérai que l'assiduité de mes sacrifices dans ces temples de la fortune m'attireroit de plus en plus ses faveurs ; mais loin de voir accomplir mes espérances , j'y devins victime moi-même ; l'on m'y dépouilla peu-à-peu de la plus grande partie de mon bien.

Un jour ; où dans le fond du temple je réfléchissois sur mon malheur en pestant , en dévorant des cartes , & en rongéant mes doigts , j'apperçus près de moi Diomède. Depuis ma catastrophe à D . . . je l'avois prié de vouloir bien me priver le plus qu'il pourroit de l'honneur de sa présence. Quoiqu'il eut depuis joué quelquefois à mes côtés , je ne lui avois point parlé à Cologne. Il m'aborda ce jour-là , & vint me dire affectueusement qu'il déplorait mon triste sort. Je suis d'autant plus fâché de votre infortune , ajouta-t-il en soupirant , qu'ici votre argent est mal perdu. Il l'est si bien , lui répliquai-je avec dépit , que vraisemblablement je ne le reverai de ma vie. Nous ne nous entendons pas , reprit-il d'un ton de protecteur ,

J'ai voulu vous dire que dans cette Academie ; composée de tant d'honnêtes gens, brillans , ou décorés , ou titrés , on n'y gagne point , mais on y vole. J'ai été moi-même le témoin de cent tours qu'on vous a faits pour y parvenir , & je vous en aurois averti , si votre morgue continue à mon égard m'avoit permis de vous aborder. Ah , mon cher ami ! m'écriai-je tout-à-coup vivement , vous avez eu grand tort de ne pas me parler. Quels sont , s'il vous plaît , mes voleurs ? où sont-ils ? je veux les faire arrêter. Parlons moins haut , me répondit Diomède , ou plutôt allons nous promener sur les bords du Rhin. Je vous découvrirai là des choses qui exciteront votre bile ; mais pour la calmer , vous y jouirez avec moi d'une vue admirable.

C H A P I T R E V I.

Diomède découvre au pauvre Diable , les ruses dont on s'est servi au jeu pour le duper.

NOUS volâmes sur les rives du fleuve , & Diomède reprit son discours en ces termes : personne n'ignore que depuis très-long-temps les joueurs fripons ont été appellés Grecs , parce que les Héros de la Grece s'ennuyant autrefois devant Troye , inventerent l'art amusant de se dépouiller les uns les autres avec dextérité.

On a fait une prétendue Histoire des Grecs modernes , où l'on voit à la vérité les tristes récompenses qu'ont obtenues quelquefois leurs talens ; mais on n'y trouve aucun des moyens dont ils se servoient pour tromper la clairvoyance même , & en un mot , aucune partie

Dij

de leur art sublime. S'il avoit été connu de l'Historien, & développé dans son ouvrage, vous l'aurez lu sans doute, & un petit volume eut sauvé votre bien. Ah Ciel! répliquai-je en interrompant Diomède, que n'ai-je pu trouver un tellivre, & l'acheter au poids de l'or, & du diamant !

Commençons, reprit-il, par vous faire connoître les grands principes. Tout homme n'est pas propre à pratiquer l'art des Grecs. Celui qui veut briller & prospérer dans cette carrière doit songer qu'elle est de difficile accès, & autant périlleuse, que lucrative. Il faut que la nature l'ait généralement bien organisé, & qu'elle ait eu surtout pour ses nerfs & les muscles une vraie tendresse de mere. Son esprit doit avoir une teinture des beaux arts, & connoître à fond les ressources de l'éloquence. Ce sera peu de chose encore, s'il n'est doué d'un génie inventif qui lui ménage des conquêtes sur ses camarades mêmes. Il doit enfin sçavoir faire des armes en maître, & même avoir appris à sauter, au cas qu'il se trouve contraint quelque jour à ne point passer par les portes.

Le Grec novice qui possède ces heureuses dispositions du corps & de l'ame se fait d'abord une étude de la théorie de son art, pour passer en secret à celle de la pratique. Il apprend des escamoteurs l'art frivole de cacher dans les doigts des boules de liège, de changer à la vue les pommes en oiseaux, & les louis en jettons, pour être sûr de parvenir avec le temps à changer plus réellement les jettons en louis.

Marquer les cartes; piper les dez; connoître parfaitement, à la vue, & au toucher, les différences des marques; arranger les cartes en paroissant les mêler; forcer adroitement son

joueur à couper où l'on veut ; donner , ou garder les cartes dont on a besoin pour certains coups ; avoir autour de soi un aide , avec qui l'on s'entretient par des signes inconnus au vulgaire , & qui instruit , ou qui coupe , jouer quelquefois avec lui , & travailler à perdre pour le faire gagner de gros paris qu'en secret on partage ; telles sont , en général , les connoissances & les manœuvres des Grecs qui vivent au grand.

Entrons maintenant dans des détails plus circonstanciés. Le Grec insinue dans ses dez des matières pesantes pour les faire tomber sur le côté favorable ; ou bien il les coupe de façon que la baze dont il a besoin soit beaucoup plus large que les autres faces , ou bien encore son dez porte le point de six , ou tel autre , sur chacun de ses côtés. Il escamote dans une partie les dez dont on se sert pour mettre les siens à la place. Tout ceci n'est que de la petite Grece ; les marques & les manœuvres dans les cartes sont plus déliées , plus scavantes , & d'une toute autre conséquence.

On les marque au couteau , à l'ongle , à l'épingle , à l'encre , au jus de citron , au jus d'oignon , au lait , & à plusieurs autres liqueurs. Les marques au couteau & à l'ongle se font ordinairement sur la carne des cartes , un trait pour l'As , deux pour le Roi , trois pour la Dame , & ainsi de suite. Les traits d'épingle sur les bords peuvent indiquer les couleurs. On peut aussi piquer les cartes du côté blanc. Les petits rebords de la piquure en dessous se font sentir au doigt , & par sa place , on connoit la qualité de la carte. Le jus de citron , & beaucoup d'autres liqueurs , doivent la marquer par dessus , en traits déliés & diversifiés. Pour les

appercevoir on a le soin de jouer à côté d'une fenêtre , & on s'accuse d'avoir la vue un peu basse. On peut enfin papillonner les cartes , & s'il à-dire relever un peu les coins.

Ces façons de marquer les cartes ont des inconvéniens. Elles veulent être préparées d'avance , & glissées à la place d'autres. Mais il est un moyen facile & admirable de marquer ses cartes en jouant , & dans la meilleure compagnie. On a dans son gousset un morceau d'encre de la Chine. Après avoir mouillé dans sa bouche l'un des doigts de sa main droite , on le porte sur l'encre. La couleur légère dont il se charge doit être transportée entre deux doigts de la main gauche, lesquels on tient serrés en jouant, jusqu'à l'instant où l'on a rempli son dessein. Vous avez dans votre jeu des As , ou des Rois , ou telle autre carte : vous en appuyez la carne inférieure sur la couleur brune , sans qu'on puisse s'en appercevoir. Quand les marques sont faites , on se mouche , & avec son mouchoir on ôte de ses doigts le reste de la couleur , devenue inutile , & qui pourroit trahir.

J'ai vû , continua Diomède, qu'on s'est servi plusieurs fois contre vous de ce moyen charmant. Mais on vous a fait le lendemain , un tour bien plus comique. On vous proposa pour adversaire un vieillard vénérable , qui , disoit-on , ne pouvoit jouer qu'en lunettes. On avoit fait sur vos cartes des points & des virgules imperceptibles à votre vue. Votre joueur cependant , à l'aide de ses lunettes faites en microscopes , les lisoit couramment , & les connoissoit beaucoup mieux par le côté blanc , que par l'autre.



C H A P I T R E V I I .

Suite des tours des Grecs au jeu.

Les cartes étant marquées, il est très-facile de les arranger. Plus on y employe de temps, & plus votre adversaire innocent croit que vous les mêlez. Mais il est bien plus beau encore de pouvoir assurer son gain, sans marquer ses cartes. Le bon Grec sçait d'avance l'arrangement du Cartier, qui fournit le logis où il joue. Ainsi en dépliant le jeu de cartes sur une table, & paroissant les mêler une à une, il met ensemble & sépare celles dont il a besoin. De plusieurs petits paquets ainsi arrangés, il en forme un considérable, qu'il mettra dessus ou dessous, & auquel il ne touchera point quand il mêlera. Le coup est-il joué; voyez le relever ses cartes; il s'assure toujours des cinq ou six dernières, lesquelles il arrange, faisant semblant de diviser les couleurs. Avez-vous l'œil sur ses mains, quand il reprendra ses cartes pour donner, il les mêlera à la Parisienne. Or voici ce que c'est: la main droite prend la partie supérieure du jeu, que tient la gauche, & porte dessous cette partie, en remuant beaucoup le doigt du milieu & l'annulaire sans toutefois larder les cartes. On recommence plusieurs fois la même manœuvre, & il paroît aux yeux de tous qu'on a beaucoup mêlé, quoique effectivement le jeu se retrouve alors dans le même ordre où vous l'aviez pris.

Les cartes arrangées suivant les vues du Grec, il n'a souvent encore rien fait: car enfin, dans toutes les parties, il faut donner à couper. Mais

c'est en ceci précisément, où il sera le moins embarrassé. Ces Messieurs ont trois clefs, qui les rendent certains à cet égard, de notre complaisance, & qui nous contraindront, bon gré malgré, à couper suivant leurs desirs. Ces trois moyens merveilleux sont le pont, le tuilage & la mere-carte.

Avec les deux premiers doigts de la main droite on courbe le jeu entier, sur l'index de la gauche. On relève ensuite la moitié du jeu seulement, avec les mêmes deux doigts; & faisant semblant de mêler, on passe dessous cette moitié: il se trouve au milieu du jeu, deux parties concaves opposées, entre lesquelles l'adversaire doit nécessairement couper. Il vous remet ainsi le jeu, tel qu'il étoit précédemment arrangé; & c'est ce qu'on appelle faire le pont.

Le tuilage est différent. Tuiler une carte, c'est la rendre concave dans sa longueur, de sorte qu'elle ressemble à une tuile faite en canal. C'est ce qu'on exécute en jouant, & avec le pouce de la main droite. On place ensuite dans le jeu la carte, qu'on a rendue ainsi concave. Votre joueur coupera aussi de nécessité sur cette carte, qui produit un intervalle très-marqué.

La mere-carte est la troisième clef, & la meilleure de toutes. C'est une carte plus large que les autres d'une demi-ligne, ou d'avantage. Le coupeur en posant ses doigts sur le jeu, la trouve toujours, & l'enlève avec les cartes qui sont dessus. Le Grec sçait la largeur de celles dont on use dans la société qu'il fréquente. Il en trouve chez les Cartiers de plus larges, & en apporte un jeu dans sa poche. Dès qu'il joue, il escamote l'une des cartes qu'on lui donne, & en tire de sa poche, pour la remplacer, une
large

large qui lui ressemble. Au reste pour que son coupeur ne puisse point appercevoir sa manœuvre, par le côté du jeu, il le lui porte jusques sous le nez; & l'on ne manque jamais de lui sçavoir beaucoup de gré de sa politesse.

Les trois moyens dont je viens de parler échoueront cependant quelquefois devant un joueur demi-sçavant, ou que la nature aura favorisé d'une forte doze de méfiance. Quelle est alors la ressource du Grec? Il se résout, à l'abri de ses longues manchettes, à faire habilement fauter la coupe, c'est-à-dire à la remettre dessus, sans qu'on puisse s'en appercevoir. Pour cela, il met à l'ordinaire sur la coupe la partie restante du jeu: il fait ensorte néanmoins que cette partie déborde. Le jeu entier étant porté dans sa main gauche, il le couvre bien de sa droite. Alors il serre en long la partie supérieure du jeu, avec le pouce & les deux derniers doigts de cette main droite. Il retire lestement, avec sa gauche, la partie inférieure, qui est la coupe. Il baisse sa main droite, en élevant le coude: & avec les deux premiers doigts de sa gauche, il remet enfin dessus cette coupe, laquelle il fait passer dans la main droite qui s'élargit. Tous les spectateurs jureroient qu'il a voulu seulement faire craquer ses cartes. Ce sont encore de petits tours, Monsieur, qui en ma présence, vous ont fait souvent repic & capot.

Je frapai du pied à terre, entendant cet aveu & mon courroux étoit prêt à s'exhaler, quand Diomède continua de la sorte: il faut avouer que l'homme, si grand & si puissant en certaines rencontres, est bien foible & bien insuffisant en d'autres. Le Grec même a besoin quelquefois d'un aide, qu'on nomme ordinairement un Acolite. Si vous jouez contre le sçavant fri-

pon, son Acolite pariera pour vous peu de chose. Il aura par ce moyen, le droit de regarder votre jeu, & il y joindra l'art de le faire connoître en entier à son associé clairvoyant : on appelle cela *faire le service*.

Le nombre trois n'est pas plus essentiel aux Francs-maçons, que le nombre quatre l'est devenu aux Grecs habiles. Ils ont dans le jeu de cartes quatre As, quatre Rois, quatre Dames &c. Leurs signes sont aussi soumis à ce nombre. Ils dénotent ordinairement le pique, le trefle, le cœur & le carreau par un, deux, trois & quatre temps. L'Acolite veut-il faire signe de l'œil, le mouvement en haut est un & pique, le mouvement en bas est deux & trefle, celui à droite fera trois & cœur, enfin celui à gauche signifiera quatre & carreau. Ou bien votre espion s'appuyant sur sa canne, montrera dessus un, deux, ou trois, ou quatre doigts. Dans les parties de piquet, il peut faire encore ses signes pour les quatorzes en prenant du tabac, par le nombre des temps qu'il y employe, ou par la voyelle qui se trouvera à la tête d'un couplet qu'il fredonne. Oter son mouchoir de la poche, le remettre, tousser deux fois & cracher une, feront enfin à votre joueur des temps & des renseignements pour le faire viser à une quinte. Las de perdre au piquet, je vous ai vu jouer quelquefois à la triomphe. C'est surtout à ce jeu là, Monsieur, que le service de l'Acolite est essentiel, & n'a jamais manqué son effet. Par son entremise secourable vos cinq cartes sont moins bien connues de vous, que de votre adversaire. Ce dernier a pourtant le soin de ne pas perdre ses autres petits avantages. Après un coup joué, il remarque en levant les cartes celles de la même couleur qui se trouvent en-

semble, & vous couperez dans un petit pont, de façon qu'il aura toujours au moins trois atouts. Il tuile dans son jeu de cartes les sept, & dans le votre les Rois; vous ne manquerez jamais de couper sur de petites cartes, & lui toujours sur de grosses. Je vous vis perdre un jour deux cens louis à de pareils manéges. Vous quittâtes enfin le jeu en pestant, & vous allâtes parier à une table voisine pour l'un des forts joueurs de piquet du pays. . . A ces mots, j'interrompis Diomède, dont les discours étoient pour moi des coups de poignard. Je pariai, lui dis-je, & je perdis. Mais avouez, mon ami, que cette fois là, si je fus malheureux, du moins je ne fus point dupe. Vous allez en juger, me répondit-il, par tout ce que je vais vous apprendre.

CHAPITRE. VIII.

Suite des friponneries du jeu.

DEs qu'un Grec dans une ville, est renommé grand joueur de piquet, il y trouve rarement des dupes qui veuillent jouer contre lui. Qu'arrive-t-il alors? Il attend l'apparition de quelque Grec étranger, & inconnu. Sur des soupçons fondés, il l'aborde en quelque lieu reculé. Ils conviennent là de se trouver un certain jour dans une Académie de jeu, d'y feindre qu'ils ne se sont jamais vus, & d'y jouer enfin une *partie contre*. Cela signifie que l'étranger doit parier, gagner beaucoup, & partager les profits avec son joueur. La partie se fait, & cent personnes parient avidement pour le compatriote renommé. Il joue bien, pour

ijE

faire les rémoins , mais il devient pour son camarade adverseire le meilleur des Acolites , il coupe dans des ponts à demi-formés. Il assemble les As en relevant ses cartes, pour sçavoir où les prendre & pouvoir les donner; il les laisse escamoter à son joueur, qui les met sur la chaise, & qui ne se donnant que huit cartes, les y ajoute invisiblement. Pour faire connoître son jeu, le Citadin arrange sur la table ses cartes en petits tas par couleurs, & sur le grand principe des quatre temps. Il marque par ses boutons ce qu'il craint en quintes, ou en sixiemes : & par dessous, la table même, ses pieds jouant leur rôle sur ceux du camarade, lui indiquent par un ou plusieurs coups, & en baissant ou levant, les quatorzes qu'il appréhende. Le Grec étranger, quand il est en dernier surtout, perore avec esprit, & se mouche sans fin, pour donner le temps à son joueur de prendre ses cinq cartes, & de l'instruire à point nommé; de sorte qu'il ne peut manquer de ruiner la galerie. Le Citadin jure, perd en apparence quelques louis, & pille en effet impunément la moitié des biens de ses chers compatriotes. Telle étoit à peu près, Monsieur, cette partie où vous fîtes vos paris malheureux.

De-là vous passâtes dans un autre appartement pour vous refaire au trente-&-quarante, & vous fûtes tout étonné que le malheur vous y suivit encore. Par les tours que je vais vous révéler, & desquels vous essayâtes un bon nombre, jugez s'il étoit à présumer que vous y seriez plus heureux. On joue ordinairement ce jeu là avec un tas de cartes prises au hasard sur la table. L'art du Grec consiste surtout à porter sur lui des paquets de cartes, arrangés pour passer quatre ou cinq fois de suite. Il tâche de

placer ces paquets sur le jeu qu'il tient, ou de
 les y faire placer par un Acolite aposté. Suivez
 toujours des yeux sa main gauche. Pour peu
 qu'elle s'approche du sein, le paquet étoit sous
 sa veste. S'il relève sa culotte, c'est pour le
 prendre dans une petite poche à côté. S'il tire sa
 chaise entre ses jambes c'étoit encore là le pa-
 quet; ou bien il l'aura pris dans son bas roulé.
 Si après un coup perdu, & tandis qu'on retire
 l'argent, il joint ses mains sur sa tête en s'é-
 criant qu'il est bien malheureux; c'est la main
 droite chargée du paquet qui s'en décharge dans
 la gauche. S'il baisse cette main en donnant un
 coup de coude en dehors, c'est le paquet qui
 au moyen d'un ressort, lui arrive de la man-
 che. Manque-t-il un tapis sur la table; le Grec
 prétend qu'on ne sçauroit en relever les cartes.
 Il les traîne mal-adroitement vers le bord avec
 la main gauche. Sous la table est la droite qui
 l'attend avec le paquet renversé. Il place dessus
 les cartes qu'il traîne, & en faisant changer
 de main au jeu, il le retourne lestement, de fa-
 çon que le paquet se trouve dessus, & vous
 ruine. Si des yeux bien ouverts l'éclaircissent de
 trop près, il ne fait rien par lui-même; mais
 il donne à couper à son Acolite. Celui-ci cache
 dans sa main & sous sa vaste manchette un pa-
 quet surmonté d'une mere-carte & de plusieurs
 cartes encore. Il pose le tout sur le jeu qu'on
 lui présente, & coupant élégamment de deux
 doigts, enlève la mere-carte & la partie supé-
 rieure qui couvroit justement le paquet. Après
 avoir passé quelques coups le Grec a-t-il be-
 soin de secours; il paye au loin de l'argent à son
 côté gauche avec sa main droite. Sa gauche se
 trouvant couverte de son coude droit, reçoit
 encore invisiblement un paquet du voisin. Dans

un autre moment, un Acolite le voyant prêt à tirer, arrête & couvre aussi d'un paquet la main dont il tient les cartes, en lui disant que la patrouille monte. On va voir, la patrouille n'est point là, & on continue. Le joueur cependant ne paroît pas tranquille. Il assure qu'il entend du bruit dans l'antichambre, & va sçavoir lui-même ce que c'est. Il entr'ouvre la porte, & dit qu'il s'est trompé; mais dans le même instant, & par l'ouverture, il reçoit le paquet d'un Grec caché dans l'antichambre. Les paquets se seront enfin épuisés; & vous mettez sur un dernier coup douze fois plus qu'aux précédens. Vous allez voir comme le fripon s'en tirera. Il couvre d'abord votre mise pour vous engager mieux à la laisser. Il seable ensuite qu'il va tirer vos cartes; mais non, il réfléchit tout haut que pour un si grand coup, il paroît convenable de remêler. Ses cartes passent & lui reviennent. Il est debout pour sa commodité. Un Acolite accoudé sur la table vis-à-vis, regarde par dessous dans les cartes qu'il mêle, & l'avertit par un signe toutes les fois que la dernière est un dix ou une figure. Le Grec porte cette carte au dessus du jeu. Il remêle encore le bas jusqu'à ce qu'il soit averti. Autre signe, autre carte dessus. Il mêle encore & ne s'arrête, que lorsque quatre signes lui ont procuré certainement un quarante sur ses cartes. Cela fait, il couronne l'ouvrage d'une mere carte & de quelques autres. L'Acolite coupe, & il vous revient quatre fois dix pour vous consoler de vos pertes précédentes.

Je ne pus entendre tant d'horreurs sans me trouver tout disposé à battre le sieur Diomède, qui avoit eu la barbarie de ne point m'avertir. Ecoutez encore, me dit-il, avec affection. L'histoire doit au moins intéresser son Héros.

Entragé de perdre toujours en pontant au trente-&-quarante, je vous vis un jour résolu à le donner vous-même. Vous fîtes mêler, & mêlâtes avec la défiance la mieux fondée & la plus équitable. Tout étoit en regle jusques-là. Mais vous fîtes couper un Grec. Il avoit en main un paquet arrangé à la manque, surmonté de quelques cartes, séparées par un petit pont. Il vous coupa, & comme de raison, vous perdîtes tout votre argent en six minutes.

Vous partîtes excédé. Vous revintes ensuite chargé de nouveaux louis pour ponter au pharaon. Il faut vous apprendre quelques petites finesses de ce jeu, au moyen desquelles on devalise vos pareils, & dont vous fûtes encore la victime. Les banquiers en titre sont ordinairement pourvus d'un grand fonds de mémoire. En prenant un jeu de cartes, ils en sçavent l'ordre & la marche. Ils mêlent eux-mêmes leur jeu, sur le prétexte qu'on pourroit le marquer ou en escamoter une partie, & qu'ils répondent de la taille. Il leur est donc très-facile de faire gagner ou perdre certaines cartes, c'est-à-dire de les router, sans même qu'elles soient marquées. Ils les arrangent sur la table, tandis que vous jugeriez qu'ils les mêlent beaucoup. Ou bien avec deux doigts de la main droite, on prend du jeu une carte dessus & une carte dessous & on les jette ainsi sur la table deux à deux. Le Grec les connoît comme s'il les voyoit. Il en forme de petits tas séparés qu'il reprend ensuite, mais entre lesquels il a soin de ne pas mêler ceux dont il a besoin. De cette dernière façon, on route surtout les petites cartes en pair & impair. Quand aux figures, elles sont toutes dessus dans certains jeux de cartes: en prenant pour mêler cartes dessus & dessous, on met dix fois de suite, si

l'on veut, figure & blanche. La figure vient à elle en gain deux fois ; le pont ne la suit pas. Perd-elle au contraire trois fois ; il la surcharge, la suit avec acharnement, & dans quelques instans il épuiserait un trésor.

C H A P I T R E IX.

Ruses du jeu de Pharaon.

LE banquier Grec enveloppe tous son jeu de sa main gauche sur le motif qu'on pourroit voir la carte de dessous. Il appréhende aussi qu'on n'apperçoive les figures par dessus. Il les distingue lui-même des autres cartes par le ton de leur blancheur, qui en effet est différent pour une bonne vue. Mais cette main gauche réservée le sert merveilleusement, quand il sçait qu'une carte bien chargée va nécessairement venir en gain. Il file alors la carte, & voici ce que c'est. Avec le pouce de la main gauche il retire un peu vers lui la première carte. Dans le même instant, le pouce de sa droite vous tire la carte seconde, & vous la présente en perte, tandis qu'elle devoit gagner. S'il a routé ses figures, & qu'il les voye arriver en gain, il n'a qu'à prendre une fois la carte de dessous le jeu, au lieu de celle de dessus, & toutes ses figures changées de côté, ne doivent plus manquer de perdre. On peut ajouter à cela que le Grec en tirant une carte, doit connoître au tact si c'est une figure. Il parvient même souvent à distinguer toutes les autres par un moyen que les grands Grecs n'ignorent pas. On racle à plusieurs reprises le dessous de l'index, & on en enleve l'épiderme. On savone enfin cette partie,

rie, & on la rend ainsi capable de faire discerner la différence même des atomes.

Vous perdités encore beaucoup à de semblables manœuvres ; & je vous entendis promettre à bien d'honnêtes gens que vous ne ponteriez plus au pharaon. Cela n'est que trop vrai, répondis-je à Diomède ; je sçais que le Banquier, quand même il ne tromperoit pas, a toujours un avantage considérable sur le ponte. C'est sans doute, par cette raison, reprit-il sérieusement, que vous formâtes la résolution de vous associer le lendemain à une forte banque. Vous fîtes même les trois quarts des fonds. Or voici ce qui fut pratiqué, pour vous dégouter sans doute des sociétés de ce genre. Le Banquier avoit son Acolite placé vis-à-vis de lui, lequel se plaignant d'une forte douleur de reins, le tenoit très-courbé pour son soulagement. Avant de donner, votre associé méloit beaucoup, & je vis que vous en étiez enchanté. Il faisoit des tas sur une table, & les remêloit même l'un après l'autre en haussant les coudes. L'Acolite regardoit alors par dessous, & tâchoit de bien distinguer les sept ou huit cartes de l'un des tas. Dès qu'il y étoit parvenu, il en donnoit avis au banquier par un petit coup de doigt sur sa tabatiere. Votre associé remarquoit bien le tas connu, & le mettoit à part. Il méloit ensemble les autres parfaitement, & glissoit celui-là dans son jeu, bien haut ou bien bas, mêlé seulement à la Parisienne. Il vous faisoit ensuite couper vous-même. Qu'arrivoit-il de ce manège là ? Dès que l'Acolite voyoit paroître la première carte du cas observé, il étoit sûr des six ou sept cartes suivantes. Il jouoit alors dix louis à propos, faisoit paroli, masse-en-avant, sept & leva ; & au moyen de quelques breches pareilles, il détruisit de fond en comble en peu de temps, l'édifice de votre fortune . . .

Qu'on imagine, s'il est possible, le courroux & la rage dont je fus atteint à ce discours de Diomède. Je n'y pus plus tenir. Je m'emportai con-

tre lui, & je lui fis un crime de ne m'avoir point parlé dans l'occasion. Je l'accusai même d'avoir sans doute été l'un des complices de mes voleurs. Il s'en excusa, tantôt en grondant, & tantôt en plaisantant. Pour dernière preuve de son innocence, il me dit que sa franchise & les renseignements qu'il venoit de me donner devoient entièrement le justifier à mes yeux. Je me rendis malgré moi à cette excuse vraisemblable, & qui pourtant pouvoit ne rien prouver. Mais, mon ami, repris-je ensuite, que me reste-t-il à faire en cette occurrence? Faut-il aller dénoncer à la justice ces honnêtes gens de tous états? Dois-je plutôt les prendre chacun en particulier, & leur dire de me rendre mon argent? Vous pouvez certainement, me répondit Diomède, user de l'un & de l'autre de ces moyens. Mais apprenez auparavant ce qu'il doit en arriver. Premièrement vous ne pourrez faire que des plaintes vagues & sans preuves. En second lieu, vous n'avez pas payé à certains gens la permission de rester dans ce pays. La Justice vous trouvera plaisant, & coupable d'avoir joué à des jeux défendus. Elle vous fera donc payer les frais de ses démarches, & de sa décision. Quand vous irez en particulier prier les joueurs de vous rendre vos louis d'or, leur première réponse sera vraisemblablement un jurement des moins polis, leur seconde un soufflet, & leur troisième un coup d'épée. Vous riposterez avec courage; mais votre adversaire bien garni en dessous, se moquera de vos bottes; & par une seconde bien appliquée, il vous délivrera pour jamais du chagrin de vous plaindre avec raison.

C H A P I T R E X.

Dernière catastrophe du pauvre Diable au jeu.

JE fus très-peu satisfait des réflexions de Diomède. Mais que faut-il donc que je fasse, lui répétai-je avec impatience? Pour pouvoir regar-

guer mon argent , jouerai - je encore avec mes
 Grecs , ou avec d'autres ? N'auront-ils pas à mon
 service de nouveaux tours de leur invention ? La
 chose seroit possible , me répondit mon consola-
 teur. Ces Messieurs ont ordinairement une ima-
 gination si féconde ! & d'ailleurs vous ignorez
 encore tant de choses ! aux jeux d'adresse ou de
 sçavoir , tels que le billard , la paume , les échecs ,
 le triétrac , d'abord ils joueront mal & se laisse-
 ront perdre , pour vous persuader que vous en
 sçavez plus qu'eux , pour vous acharner au jeu ;
 & vous dépouiller ensuite. A toute sorte de jeux
 de carre , ils peuvent tailler d'un côté les grosses ,
 & les petites de l'autre. Ils vous feront un pont
 d'une carte pliée en zigzag. Ils ont aussi des cartes
 inégales , les petites étroites & les grosses larges ,
 ou les unes courtes & les autres longues , ou bien
 les unes savonnées , & les autres frottées de san-
 daraque. En donnant ils choisiront sans peine ,
 vous glissant avec aisance la seconde au lieu de la
 première , ou donneront mal s'ils ont manqué
 un tour essentiel. S'ils n'ont point d'Acólites , ils
 vous placeront devant des miroirs. Jouez avec
 eux au quinze ; le tact leur indiquera la carte qu'ils
 auront à vous donner ; ou bien ils la verront dans
 une tabatiere bien polie , qu'ils tiendront à côté
 pour leurs besoins. Ils pourront la voir aussi dans
 une bague d'acier à facetes qu'ils porteront au
 petit doigt. Celui qui donnera , guetera la der-
 niere carte en prenant le jeu. Avec le doigt du
 milieu de sa main gauche il tire à part cette der-
 niere carte , pour se la donner à propos sur un
 va-tout qui vous ruinera. Au quadrille ou au tri ,
 les As noirs se trouveront toujours dessous quand
 ils auront relevé les cartes ou qu'ils donneront.
 A la dupe , ils auront assemblé quatre cartes du
 même point , & vous leur couperez sur la dernie-
 re. Au brelan , ils seront plusieurs contre vous ,
 se montreront leurs jeux ou se les feront connoi-
 tre par signes , & ne tiendront votre argent que

lorsqu'ils devront le gagner ; ou bien en vous donnant un bon breton , ils n'oublieront jamais d'en prendre un supérieur. Vous jouerez enfin avec de belles Grecques qui vous feront des mines pour distraire vos yeux , tandis qu'elles travailleront à les faire pleurer. Et vraisemblablement avec de telles personnes , vous aurez de la peine à vous refaire. Au reste , dites-moi ? Vous reste-t-il beaucoup d'argent ? Hélas ! lui répondis-je , en soupirant , j'ai peut-être encore une centaine de louis , & c'est tout ce que je possède dans l'univers. Cent louis sont une ressource , répondit-il d'un air satisfait. J'irois à votre place les hasarder au passe-dix. Ne mettez rien sur les coups des autres ; attendez votre tour pour la main ; visitez vos dez , & tirez hardiment. La fortune vous sourira peut-être & vous attend dans un trictrac.

Je remerciai Diomède de son dernier avis. Je le quittai , & je courus à l'Académie sentant renaître dans mon âme les charmes d'un espoir fondé. Dès que j'entrai , je me vis accueilli par une douzaine de mes brillans coquins. Je dis tout haut le dessein qui m'amenoit ; & je demandai qu'on eût soin de me fournir les meilleurs dez d'Allemagne. La fortune me fut enfin favorable. Je passai d'abord six fois de suite , & je vis rouler vers moi les torrent d'or qui s'en étoient éloignées si souvent. A cet aspect , je sentis mon âme s'épanouir , & mille soupirs de joye s'élançerent tout-à-coup de mon cœur. Telle une fleur à demi-séchée par le soleil de la veille ; dès qu'elle est humectée par la rosée du matin , se ranime , s'entr'ouvre , & s'embellit. Son calice radieux répand enfin dans l'air qui l'entoure des parfums , que son sein flétri avoit long-temps dérobés à la nature . . .

A ce style fleuri , à cette peinture des effets d'un bonheur long-temps désiré , je reconnus le pauvre diable en bonne humeur. Eh bien , Monsieur , lui dis-je , en l'interrompant , votre prospérité

fut-elle du moins constante ? J'en suis à mon septieme coup, réprit-il avec gayeté. Il étoit des plus favorables. Deux dez restés dans le trictrac où je jouois, me présenterent deux six, mais le troisieme poussé trop fortement sortit du jeu, & roula jusqu'à terre. On chercha ce dez funeste, tandis que les autres deux étoient déjà rentrés dans le cornet. On me le remit avec empressement, & je le tirai de nouveau. Je trouvai encore la fortune propice ; & passant plusieurs fois, j'achevois de vuidier les bourses de la galerie, quand un homme pendable sauta tout-à-coup sur mes dez. Il dit qu'il faut les examiner, & m'accuse de les avoir pipés pour parvenir à dépouiller l'honorable assemblée. Qu'arrive-t-il Monsieur ? On trouve en effet l'un des trois dez plein de plomb.

Soudain, on ferme les portes. Les uns disent qu'il faut me livrer au Prévôt ; d'autres prétendent qu'il est plus séant de me jeter par les fenêtres. Plusieurs autres mettent ensemble l'épée à la main contre moi, & l'on commence à me piller. Courroucé, honteux, désespéré, je me recrie. Je dis que je ne suis point coupable. J'ajoute que mes dez ont été donnés par le maître du jeu, mais que sans doute au lieu de me rendre celui qui avoit roulé jusqu'à terre, on l'avoit escamoté pour me livrer un dez pipé. Je pris à témoin de mon innocence la Nature, les Cieux, & les Enfers. Mais j'avois affaire à des Juges, qui étoient tous mes parties. Il fut atrocement décidé que je rendrois tout l'argent gagné sur la déclaration & la bonne foi de mes pontes. Enfin tous ces marauts, malgré mes plaintes, mes cris, & mes exécutions, reprirent leur argent & le mien, & m'en demandèrent encore.

Depuis cette catastrophe affreuse, j'ai quitté le jeu, & j'ai vécu dans le malheur de la vente de mes bijoux & de ma garde-robe. Arrivé dans cette ville pour y chercher quelque ressource, j'y ai rencontré Diomède, aussi pauvre que moi. Mais

il a les espérances les mieux fondées ; & c'est lui qui me force à venir vous implorer. Il prétend que nous pourrions ensemble regagner en conscience ce que les joueurs m'ont dérobé. Il dit que si nous trouvons une personne qui nous prête seulement cinquante louis , nous pourrions nous engager à lui en rendre autant tous les mois . . . Je ne me serois jamais attendu à voir terminer ainsi les propos du pauvre Diable. Je l'interrompis pour lui dire que je ne serois jamais la personne dont ils avoient besoin. Je le congédiai ensuite brusquement. Et cependant pour qu'il n'eût point absolument perdu ses pas & son éloquence , je lui fis présent d'un écu , qu'il alla sur le champ manger à son dîné.

C H A P I T R E X I.

Supplico de l'Intrépide à Mayence.

JE mis un espion aux trousses du pauvre Diable, pour tâcher de sçavoir quelle seroit l'issue de ses beaux desseins. Je l'avois laissé au bord du précipice où entraîne souvent le malheur , lorsque surtout on l'a mérité. Je me sentoie ému de compassion pour une ame qui avoit été bonne , & je songeois à le soulager de quelques petits services qui lui seroient parvenus par une main étrangere. Mais j'appris qu'il sortoit de Wesel avec Diomède pour se rendre aux eaux de Spa.

La passion pour les eaux minérales est en Allemagne beaucoup plus forte qu'en France même. Les hommes titrés, qui ont passé quatre mois renfermés dans leurs tanières , & qui sortent de dessous la neige avec l'herbe de leurs champs , ont besoin aux approches de l'Été de voir & d'entretenir leurs semblables. Ils vont aux rendez-vous communs. Leurs femmes restent au Château pour le garder , & pour exercer envers les passans une hospitalité trop souvent intéressée. Les Demoiselles libres de pareils soins ne suivent pas leurs

peres, mais elles se rendent seules à d'autres eaur, où elles ne doivent pas les rencontrer, pour tâcher d'y recruter des amans ou des maris. Dans tous ces lieux renommés, on se donne pendant quelques jours sans besoin la question extraordinaire. On se parle, on cherche à se connoître, on aime un peu, & l'on joue beaucoup. C'est-là surtout que les Grecs vont boire du Champagne, & ruiner les prophanes. Ceux qui méditent les grands coups sont en équipage d'opérateur. Bizarrement chamarrés de clinquant, ils traînent après eux une foule de valets & de chasseurs payés à la semaine, & qui les appellent Barons deux mille fois dans la journée.

Après que j'eus fait quelque séjour à Wesel mes affaires m'amenerent à Dusseldorf. J'y reçus encore des lettres de la Baronne de Windiggreffin, qui vraisemblablement avoit placé quelqu'un à ma suite pour sçavoir en tout temps où ses épîtres pourroient me rencontrer. Ses expressions étoient devenues d'une tendresse extrême. Elle désiroit beaucoup, disoit-elle, que j'eusse besoin de prendre les eaux de Kissing, pour qu'elle y pût jouir de ma présence, de mes graces, & de la vive douceur de mon entretien, qui avoit si souvent pénétré jusqu'au fond de son cœur. Le moyen de résister à de pareilles attaques! je répondis que je ferois en sorte de remplir des desirs qui m'honoroient, & que ma douceur vive & mes graces seroient toujours au service de Mademoiselle la Baronne.

Les circonstances semblerent favoriser mon dessein. Elles m'entraînerent bien-tôt à Mayence, où je trouvai tout en rumeur lors de mon arrivée. Le peuple & les soldats François se portoit en foule sur la place publique. On alloit, me dit-on, y exécuter des criminels. Je demandai s'ils avoient été voleurs, ou assassins, & l'on me répondit que c'étoit pis encore. Le logement qu'on me donna étoit précisément sur cette place. Je voulus de

mes fenêtres devéniť un des spectateurs de la cérémonie. D'abord le spectacle n'offrit rien d'extraordinaire pour le pays ; on pendit quatre malheureux à autant de potences. Mais entre ces arbres funestes étoit élevé certain échaffaut, que je ne voyois point occupé. Il le fut quelques momens après par un exécuteur, un moine, & un patient, à qui on alloit diviser les membres à coups de barre. J'étois un peu éloigné de l'échaffaut, & j'avois perdu ma lorgnette. J'aurois voulu, sans ces inconvéniens, analiser la figure d'un homme qu'on va traiter si tristement. Si je ne pus pas distinguer les traits du criminel, j'eus du moins la satisfaction de l'entendre. Il demanda un délai de de deux minutes, pour dire au Public ces paroles.

MESSIEURS,

„ Vous voyez un homme moins coupable que
 „ malheureux, & qui sera roué, parce qu'il n'est
 „ point devenu Général. Mais, un mortel doué de
 „ toutes les vertus d'un Conquérant aspire à tort
 „ à désoler l'humanité, s'il n'est point décoré d'une
 „ haute naissance, & du pouvoir qui la suit. Le
 „ grand homme, parti d'une baze élevée, vole,
 „ plane sur vos têtes, & les frappe à son gré cer-
 „ tain d'être loué par celles qui resteront. Si le
 „ même homme étoit parti de terre, il eut d'a-
 „ bord écarté la foule & frappé quelques coups ;
 „ mais, bien-tôt cette foule resserrée l'eût culbuté
 „ à son tour, l'eût roulé sous ses pieds, & l'eût
 „ écrasé. Héros dans le premier cas, il est nom-
 „ mé dans le second scelerat & brigand. Né de ma-
 „ mere Cesar eût péri comme moi. Sorti du mê-
 „ me sang, on eût écartelé Alexandre. Profitez
 „ de mon exemple, vous guerriers, & vous bour-
 „ geois, qui pourrez le devenir. Ne volez, & ne
 „ tuez pas pour votre compte, si vous n'êtes sou-
 „ tenus d'une très-nombreuse compagnie ; & ne
 „ mettez jamais le feu à une maison, si vous n'a-
 „ vez pas le droit d'incendier impunément une
 „ ville.

Au ton de ce discours je crus reconnoître l'Orateur: Je dis à Tintillo, qui se trouvoit alors près de moi, d'aller demander à quelqu'un si le coupable n'étoit pas le Capitaine Tounerman. Il revint bien-tôt me dire que je ne m'étois point trompé. J'en suis très-fâché, reprit ensuite mon Nègre; j'avois fondé, Monsieur, de grandes espérances sur les talens de cet homme. Lors de mon retour en Afrique, je comptois le mener avec moi. Il m'eût été certainement d'un grand secours dans la conquête de mon Royaume; &, pour le payer de ses services, je lui aurois fait volontiers un petit Etat de cent lieues.

CHAPITRE XII.

L'Auteur va aux Eaux de Kissing. Il voit la Baronne qu'on le veut forcer d'épouser.

C E P E N D A N T à Mayence j'établis un bureau, où quelques personnes intelligentes me débarraierent du soin de travailler. Je songeois même à quitter ma place, sur tous les bruits de paix qui s'élevèrent, parce qu'on m'écrivoit de Paris qu'un état plus brillant & plus sortable m'y attendoit à mon retour. J'eus alors une légère indisposition, & un Médecin du pays que je fis appeler m'ordonna les eaux minérales. Tout sembloit concourir à m'entraîner vers Kissing. Je formai la résolution de m'y rendre après avoir confié mes affaires à mon premier Commis. Au reste je prévins par une lettre Ursule & la Baronne. Cette dernière eut l'art de me faire parvenir à Wurtz-bourg une réponse, dans laquelle j'étois prié d'aller descendre à son Château. Mon amour propre fut extraordinairement flatté de plusieurs avances aussi marquées de la part d'une Demoiselle de qualité, que je connoissois assez fiere. Je revis enfin le Château de Tir-ton-hof-kertz, que deux ans n'avoient pas rajeuni. Les brèches s'étoient agrandies par la chute pittoresque d'une bonne partie de la tour. Comme on avoit oublié d'ailleurs de faire des réparations à la chaussée, l'eau avoit détruit l'isthme; & l'affiette du Château s'étoit changée en Ile. J'y arrivai, dans une chaise traînée par des Haridel-

les de poste, ayant devant moi un Allemand qui cornoit, & derriere le Prince de Mitombo.

Je trouvai dans le Château le fils du Baron, qui n'étoit plus Page. On le nomma vite Comte de Tirton-hof-kertz. Il ne ressembloit ni à son pere, ni à sa sœur; c'étoit le bijou de la famille, ayant du bon sens, de l'esprit, le cœur bon, & des passions violentes. Le Baron étoit dangereusement malade. Sa fille qui paroissoit triste avoit quitté les couleurs vives dans ses habits & sur son visage. Je fus regalé à mon arrivée, & fêté par le jeune Comte, qui, à la pipe & au chapeau près, eut passé pour un François Provincial. Pour m'éviter le soin d'aller à la fontaine on y envoyoit tous les matins l'un des deux domestiques qui paroissoient uniquement dans le Château; & par des transports, qui sembloient exprimer les sentimens les plus tendres, on me retenoit dans l'Isle.

Je m'ennuyai comme Renaud: malgré toutes les instances de la famille je sortis pour aller voir Ursule, que je trouvai chez le Bailli. Une chute douloureuse, qui l'avoit rendu boiteux, le retenoit encore dans son grand fauteuil. Mais il n'en but pas moins avec moi quatre bouteilles de vin soufré. On imagine aisément que notre conversation dût bien-tôt rouler sur les gens du Château. J'appris à leur sujet des faits, qui, sans m'étonner, me causerent beaucoup de peine. Le Baron s'étoit entièrement dépouillé pour briller aux yeux des Officiers François. Il lui restoit à peine un peu de terre & son Château. On soupçonnoit même qu'il s'étoit défait de ces dernières ressources par des engagements secrets. La Baronne avoit eu à ce prix une petite Cour, qui ensuite l'avoit entièrement abandonnée; &, depuis cette époque, elle ne s'étoit pas montrée en public. Quelques rasades, & une chanson d'Ursule, bannirent heureusement de mon esprit ces idées sombres. Je la quittai très-satisfait, & résolu de venir passer auprès d'elle au moins une moitié de toutes mes journées. Mais combien de beaux projets se perdent en fumée! disoit ordinairement Tintillo.

De retour au Château, j'y retrouvai le même ac-



cueil de la part du Comte & de la Baronne. Il me parut cependant qu'ils y joignoient de la contrainte. Je crus devoir en chercher la cause dans leur changement de fortune. Je leur dis dans cette idée, avec assez d'embarras, que je craignois de leur être à charge. & je les priai de permettre que je me rapprochasse de la fontaine qui étoit aux portes de Kissing. Le dénouement n'étoit pas loin; on me fit des reproches sur ma proposition, & de grosses larmes coulerent des petits yeux de la Baronne. Nous étions seuls; je la priai de m'expliquer d'où lui provenoit cet attendrissement extraordinaire. Elle me dit nettement, qu'il étoit un effet de l'amour le plus vif. Comme vous m'aimez aussi, Monsieur, continua-t-elle, en s'essuyant, j'ai fait depuis quelque temps des réflexions sérieuses. Enfin j'ai formé la résolution de cimenter votre bonheur & le mien, sous un lien durable, quoique j'eusse dû naturellement être détournée de ce dessein par ma naissance & mes quartiers. Je répondis que j'avois beaucoup de vénération pour les quartiers de la Baronne; mais que l'état de garçon rassembloit à mes yeux trop de charmes, pour qu'il me fut possible de les sacrifier à l'honneur qu'on vouloit me faire. Sans attendre de réplique, je sortis à ces mots de la chambre, & j'allai m'enfermer dans la mienne, où l'on ne me laissa point tranquille longtemps. Le jeune Comte vint me faire une scène à laquelle je ne m'attendois guères. Il entre sans frapper. Son chapeau enfoncé de côté lui cachoit une oreille & la moitié du visage. Sa main gauche portoit sur son couteau de chasse, & il avoit dans sa droite un parchemin écrit. Je suis fort étonné, me dit-il en m'abordant, que vous songiez à refuser l'honneur de mon alliance: je viens vous engager, Monsieur, à faire, à ce sujet, de sérieuses réflexions. Voilà, continua-t-il en me montrant le parchemin, un bon contrat signé de vous qui vous contraint à épouser Mademoiselle de Windigressin. Dans quelques-unes de ses expressions, elle vient de me faire entendre que l'honneur de la famille peut-être compromis en cette affaire. Vous la terminerez suivant nos desirs, ou trem-

blez. Le Comte sortit à ces mots ; & je me crus tombé des nues. J'appelle Tintillo. Je lui fais part de mon embarras. Je me ressouvins que le contrat en chemin étoit l'un de ceux qu'on m'avoit fait signer comme témoin deux ans auparavant , étant yvre de biere & de tabac. Je demande à mon Philosophe quel parti je dois prendre. Il me répond d'abord ce que je sçavois déjà , qu'un engagement n'en étoit point un s'il avoit été , ou surpris , ou forcé. Mais au fait , reprit-il ensuite ; la nuit approche ; faites votre paquet & le mien, tandis que je vole à la poste. Dans un quart d'heure , au plus , j'arrive en chariot sur les bords du marais. Je rentre à pied. Je prends vos porte-manteaux , & je vous enlève. Le projet de mon Nègre me parut bon , & fut exécuté de point en point sans obstacle. Je ne voulus revoir ni le Comte , ni la Baronne. Tintillo dit à l'un des domestiques du Château , qui nous aperçut , que nous allions loger à une maison voisine , & nous partîmes pour Mayence.

CHAPITRE XIII.

On veut forcer l'Auteur d'épouser la Baronne.

JUSQU'ÀS - là je m'étois assez bien tiré d'affaires ; mais à peine eumes-nous marché une heure au clair de la lune , qu'une décharge de quatre mousquets partie d'un buisson voisin , tua l'un de nos chevaux , blessa le postillon , & fit sauter en l'air le chapeau de mon Nègre. C'étoit encore peu de chose ; cinq hommes à cheval tombent sur nous d'un bois prochain , & le Comte étoit à leur tête. Vous n'échapperez point , me dit-il en arrivant. Amant parjure & traître , songez à retourner sur vos pas , si vous voulez éviter la mort. Dans votre pays , & quelquefois dans le mien , je sçais qu'on se bat tête à tête contre un homme qui nous a outragé ; mais je pense différemment. Vous pourriez ajouter le crime de me tuer à celui de m'avoir offensé ; & je serois doublement dupe. Mon dessein est plus raisonnable : je viens , comme il est juste , vous punir au lieu de me battre , & vous sacrifier à mon ressentiment , si vous ne réparez votre faute.

Qu'aurois-je pû répondre à un tel raisonnement, soutenu de dix armes à feu! je me résolu à céder, malgré moi. Le postillon tout sanglant remonta sur son cheval. On abandonna le mort. Tintillo ramassa son chapeau. Le Comte se mit à côté de moi dans la jolie charrette; & nous retournâmes vers le Château. Tandis qu'on m'entraînoit vers mon épouse future, j'osai encore plaider ma cause. Vous êtes équitable, dis-je, au Comte: vous ne sçavez point sans doute qu'on m'a fait signer par surprise le funeste contrat, sur lequel vous avez fondé vos violences. Je lui contai ensuite les moyens, dont on s'étoit servi pour extorquer ma signature. Il déclara que le procédé lui paroïsoit horrible; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à le croire véritable, d'autant mieux, me dit-il, que la Baronne étoit remplie d'honneur, & qu'en pareilles matieres on doit toujours s'en rapporter aux femmes. Le Comte achevoit ce mauvais raisonnement, & nous approchions du Chateau, que nous aperçûmes d'assez loin éclairé d'un grand nombre de lumières mouvantes.

Aucun de nous ne pût deviner la cause de ce que nous voyions. On fouetta beaucoup plus nos Haridelles, & nous arrivâmes au bord du marais. Une douzaine de records précédés du Bailli boiteux, s'amusoient à piller en regle au flambeau les logemens que nous venions prendre. Nous sçûmes cette belle nouvelle de la maitresse d'un chasseur du Baron, laquelle se savoit, avec la bouteille, & la pipe de son Amant. Questionnée avec empressement, elle nous apprit encore bien d'autres choses. La Baronne, pleine d'honneur, étoit accouchée d'un garçon charmant. Le Baron déjà fort malade, ému de ma fuite, & pénétré de la plus vive douleur aux premiers cris de son petit-fils, avoit rendu l'ame sur son grabat. Enfin des créanciers munis de billets & de contrats de vente, informés sur le champ de ces tristes événemens, étoient venus verbaliser, & travailloient à dépouiller de tout le Comte & l'honorable Demoiselle en couches.

A de telles nouvelles, il n'est pas aisé d'imaginer

jusqu'à quel point le Comte fut stupéfait. Un courroux violent succéda bien-tôt à sa consternation. Je suis résolu, me dit-il, de tomber sur cette troupe de maraudeurs, & de les assommer. Mais durant une telle expédition, j'espère que vous voudrez bien ne pas nous échapper. Je me sentis comme électrisé de sa colère. Ayant d'ailleurs entrevu dans ce qu'on venoit de nous dire un dénouement moins malheureux pour moi, je lui promis, non-seulement de rester, mais encore de lui aider à se délivrer de tant d'importuns. D'abord quelques coups de baton distribués à propos nous firent jour dans le Château. Nous trouvâmes dans l'intérieur beaucoup plus de résistance. Les Sbirres avoient tous des meubles en main: pour répondre à notre attaque, ils nous les jetoient à la tête, ou les mettoient en pièces pour nous en charger en détail. De notre côté, nous quittâmes les bâtons, & nous nous armâmes de barres de fer, & de broches. Tintillo nous seconda merveilleusement. Il lança sur l'ennemi des bancs & des poutres, que dans la chaleur du combat il prenoit pour des javelines; & il atteignit enfin la bonne jambe du Bailli, qui de ce coup funeste cessa d'être boiteux. Malgré cet avantage mémorable, la victoire indécise sembloit prête à se déclarer contre nous, quand plusieurs créanciers, voyant dans les meubles brisés le tort qu'on faisoit à leurs créances, travaillèrent par intérêt à suspendre les coups, se mirent entre les deux partis, & entraînerent hors du Château le Bailli dolent & sa suite.

Le Comte enchanté de voir le Château délivré de ses assaillans, & de devoir en partie son salut à mon secours, vint m'embrasser avec transport. Montons, me dit-il ensuite; je vais vous présenter à Mademoiselle la Baronne. Songeons plutôt, Monsieur, lui re-partis-je sérieusement, à convenir ensemble de nos faits: parce que nous avons assommé des records, & cassé la jambe droite d'un Bailli, vous auriez tort d'imaginer qu'il ne vous reste plus rien à craindre. Je pense au contraire qu'on va faire de nouvelles recrues, pour venir vous piller, & peut-être nous prendre. Le Baron a rendu vos terres & le Château;

il est donc convenable de se hâter d'en sortir. De plus, j'ai beaucoup de respect pour l'honneur de Mademoiselle de Windiggreffin; mais vous sçavez, Monsieur, que depuis deux ans entiers je me suis trouvé à cent lieues de ses charmes: or, pour Dieu! dites-moi je vous prie, quel arbre vous avez jamais vu capable de pousser des rejettons aussi loin. Ne nous flatons, ni les uns ni les autres: quelqu'un de ces militaires aimables qui vous ont ruinés aura fait à votre sœur cette mauvaise plaisanterie; & très-certainement elle ne sera point à ma charge.

Après avoir réfléchi quelques momens sur ce que je venois de lui dire, le Comte sentit malgré lui la force de ses raisons. Il m'embrassa de nouveau, me déclara que j'étois quitte à ses yeux de tous mes engagements, & me pria de le conseiller sur ce qu'il nous restoit à faire. Je crus devoir alors lui parler franchement. Vous n'avez plus, lui dis je, pour toute ressource en ce pays que l'attente d'être nourri dans une vilaine prison. Mademoiselle de Windiggreffin, n'y sera point enfermée, parce qu'elle n'a battu personne; mais, parce que votre pere a tout mangé on pourra bien la prier de coucher à la belle étoile. Arrachez-vous, croyez-moi, l'un & l'autre, cette nuit même, à ces petits désagremens. Le Baron sera certainement enterré, parce que son séjour dans sa chambre déplaira nécessairement au créancier qui viendra l'habiter. Je ne serai point l'époux de votre sœur. Mais, je pense qu'elle a de grands talens pour gouverner une maison. Elle a pris d'ailleurs de très-bonnes leçons de vos cuisiniers ruineux. Tout cela considéré, je peux l'emmener avec moi à Paris, où je dois me rendre incessamment. En attendant que les circonstances & son mérite l'élevent peut-être un rang supérieur, je l'établis dès ce jour gouvernante de mon logis, & de ma cuisine. Il est juste que le petit rejetton François nous suive. Il sera placé par mes soins très-avantageusement dans l'asyle commun de ses semblables. Et vous enfin, Monsieur, vous nous suivrez aussi. Je n'ai point en France de Château fortifié à vous offrir: mais j'espère de vous procurer auprès

de nos Dames une bonne place de Maître de Langues.

Le Comte, après avoir froncé le sourcil, mit enfin l'une de ses mains dans les miennes. J'accepte, me dit-il, une partie de vos offres. Ma sœur dans le moment mérite en effet le sort que vous lui destinez. Elle sera même trop heureuse de quitter à ce prix une patrie ingrate, & qui la met à la rue. Elle vous accompagnera donc à Paris, avec ce petit Etre anonyme, indigne de nous trois. Quand à moi, Monsieur, je ne suivrai point vos avis, & l'usage; je n'irai point enseigner ce que j'ignore. De plus, ma pauvreté ne me fera pas oublier tout ce que je dois à ma souche. Je vais à Berlin demander une Sous-Lieutenance. Vous recevrez de mes nouvelles, par la gazette de *Lipstat*, & vous me reverrez à Paris dès que je serai devenu Général. A ces mots le jeune homme monte à la chambre commune, où le mort gissoit à côté du nouveau né. Il fait connoître à la Baronne nos conventions, les lui fait approuver, la contraint à se lever, la mene dans mon chariot, nous fait partir du côté du Rhin, & sur un cheval éclopé qui lui restoit prend son vol vers la Prusse.

En pareille occurrence, une Françoisse de qualité eut expiré dès la première poste. Mademoiselle de Windiggrefsin au contraire, bercée par les cahots, & regalée de choux aigris, jouit en peu de jours d'une santé brillante. A notre arrivée à Mayence j'y trouvai quelques lettres de ma famille; elle me sollicitoit de me rendre incessamment à Paris pour occuper le poste que je possède. Fidelle à ses avis je volai aussi-tôt vers cette Capitale, où Tintillo me conseilla, & la Baronne me nourrit. Aimée de quelques richards roturiers qui offrent de l'épouser, elle dédaigne leurs propositions, & veut attendre que le Feld-Maréchal de Tir-ton-hof-kertz vienne en France allier dignement ses quartiers. Mon Philosophe, de son côté, avant de m'habiller le matin, travaille quelques heures au projet de la conquête de ses Etats, à celui d'une Religion digne de son temple, & à la composition d'un Code pour Mitombo, qui doit faire à jamais le bonheur de l'Afrique, & du Monde.

F I N.

de

109057

8

AB= 109057

X 2577137

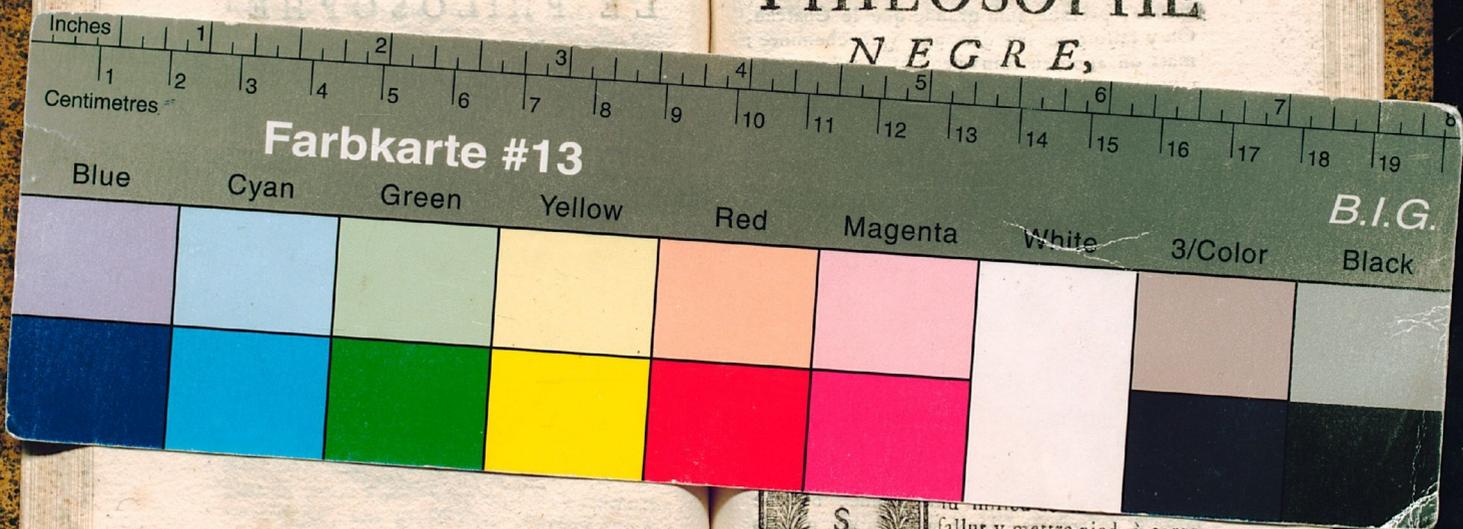
DE 24 14 $\frac{n}{40}$



AVANTURES
DU PRINCE
DE
MOTMBO
OU
LE PHILOSOPHE



LE
PHILOSOPHE
NEGRE,



A ROUE
DE M. J. J. J.
M. D. C. C. L. I. I.



Il fallut y mettre pied à terre,
& pénétrer à la file, comme
nous pûmes, dans la cour
du Chateau. Nous y fumes
d'abord reçus avec de grandes acclamations par
trois bassets, trois chiens courans, & deux

